

Les Amies et Amis de la Commune de Paris 1871
visite à Londres le 24 avril 2024
dans les pas des communards exiles

Texte de Laura C. FORSTER notre guide

Après la défaite de la Commune de Paris en mai 1871, des milliers de communards ont fui la France pour éviter l'emprisonnement, la déportation ou la mort. En grande partie grâce à la politique d'asile libérale de la Grande-Bretagne à l'époque, environ 3 500 réfugiés (environ 1 500 communards et leurs familles) sont arrivés en Grande-Bretagne au début des années 1870. Ces exilés politiques ont fait de la Grande-Bretagne leur foyer temporaire, la grande majorité d'entre eux s'installant à Londres. La plupart des exilés étaient des ouvriers et des artisans relativement jeunes et relativement qualifiés: bijoutiers, dentellières, couturières, ingénieurs, mécaniciens, cordonniers ainsi que des journalistes et des enseignants.

FITZROVIA était le centre politique d'une grande partie de la communauté communarde de Londres. Des exilés français, des radicaux britanniques et d'autres réfugiés internationaux y ont créé des espaces pour parler politique, échanger des idées et explorer les croisements entre les cultures politiques de la France, de la Grande-Bretagne et d'ailleurs. Fitzrovia est depuis longtemps un quartier dissident.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, une foule d'activistes - principalement des laïcs, des libres penseurs, d'anciens chartistes, des O'Brienites, des membres de la Land and Labour League, de la Manhood Suffrage League et d'autres clubs radicaux se retrouvaient dans les pubs, les salles de réunion et les halls de Fitzrovia.

L'arrivée des exilés communards, puis des socialistes allemands (interdits par Bismarck en 1878) et d'autres réfugiés révolutionnaires n'a pas supplanté ces communautés existantes, mais a, au contraire, fait de Fitzrovia un lieu d'échange d'idées politique radicales.

Les pubs, les clubs, les magasins et les rues deviennent des forums politiques informels et reflètent la culture associative qui a été si importante sous la Commune.

Comme le dit un journaliste du *London Echo*, les réfugiés révolutionnaires à Londres ont créé "une véritable réalisation de leur idée maîtresse, la *"Fraternité"*". Cette culture des clubs était une caractéristique marquante de la politique métropolitaine dans le

Londres victorien. Les clubs étaient des sociétés d'entraide mutuelle, où les idées politiques et intellectuelles se formaient et s'organisaient.

LE PUB offrait depuis longtemps aux travailleurs des possibilités de relations sociales, politiques et économiques. Dans certains cas, le club disposait de ses propres locaux ou louait une salle ordinaire, mais le plus souvent, le local du club *était le pub*. Dans les pubs, les artisans de la classe ouvrière écoutaient, donnaient des conférences, débattaient et argumentaient, souvent accompagnés d'une bière et ensuite d'une partie de billard.

LE BLUE POSTS, "une taverne de coin confortable de type ordinaire", se trouve à l'angle de Newman Street et d'Eastcastle Street.



Un pub existe à cet endroit depuis 1762, après que cette partie de Fitzrovia ait été développée à partir de 1738 par le propriétaire terrien et esclavagiste William Berners.

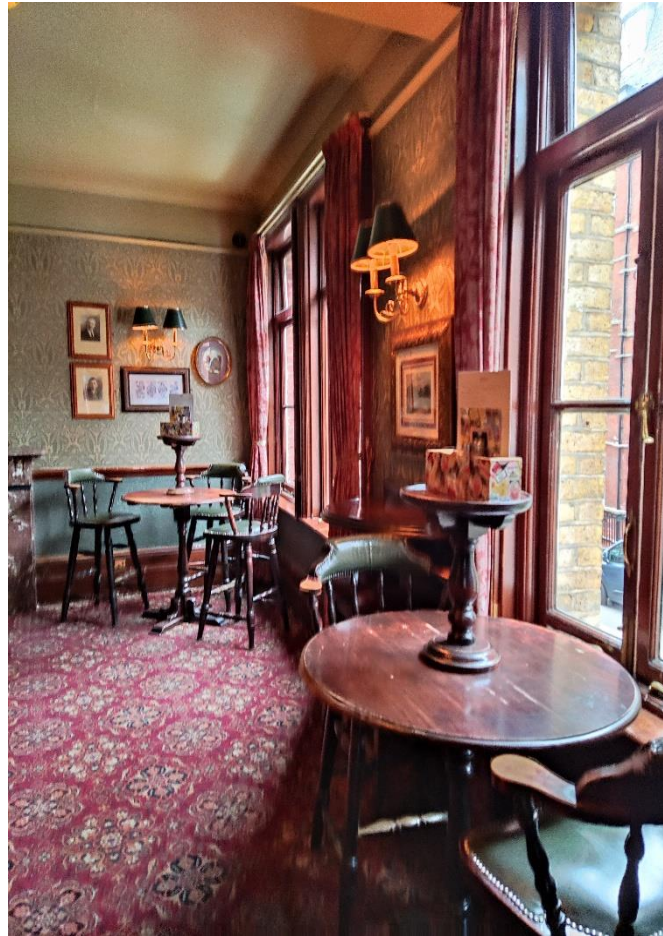
Au milieu du XIX^{ème} siècle, ce quartier était le cœur incandescent de la vie radicale et socialiste de la Londres victorienne. Ses pubs offraient un refuge et une nourriture indispensables à une foule hétéroclite de communistes continentaux, de réfugiés révolutionnaires et de républicains radicaux britanniques.



Avant l'arrivée des réfugiés de la Commune, le Blue Posts était déjà en 1856 le siège de l'association française d'assistance mutuelle, la "*Société des Indépendants*", dont la salle de réunion à l'étage a été surnommée la "*Salle des Indépendants*".

Un journaliste sceptique du conservateur "Standard" a décrit la salle comme : "un grand appartement meublé de rangées de tables et des aménagements habituels de la salle commune des hostelleries britanniques, un portrait gravé de Joseph Hume (membre de la Royal Society, médecin et homme politique) est presque le premier ornement qui m'a frappé en entrant, c'est rassurant".

Sur le mur se trouvait un tableau peint "Club des Indépendants", fondé en 1856. En 1871, la *salle des Indépendants* devient un lieu de rassemblement important pour les communards exilés. La salle est régulièrement utilisée par la plus grande et la plus fréquentée des sociétés de Communards, "*la Société des Réfugiés de la Commune à Londres*", qui offre une aide pratique, développe une camaraderie et une solidarité politique à tous ceux qui ont combattu pour la Commune.



Plusieurs dizaines de réfugiés rejoignirent également la *Société des Indépendants*, et beaucoup d'autres utilisèrent le pub pour toutes sortes de réunions, formelles ou informelles, planifiées ou spontanées.

juste à côté de Tottenham Court Road, se souvient qu' au Blue Posts "les réfugiés étrangers de toutes nationalités et leur inévitable cortège d'espions de la police étrangère, prennent des boissons continentales et profitent de quelques instants de détente et de bavardage".

Smith assiste à plusieurs réunions de la section communarde de la *Société des Indépendants*, (parfois appelée Société rouge de bienfaisance). Lors d'une réunion en septembre 1871, avec plus de 70 participants (dont une poignée de militantes de la Commune) dans la *Salle* bondée - "tous paisiblement assis aux tables, fumant des cigarettes ou de longues pipes en terre, tirant des coups dans des chopes de bière, ou mangeant du pain et du fromage" - Smith note que "tous les efforts sont faits pour collecter de l'argent ou des offres de travail et ceux-ci sont distribués en fonction des besoins de chaque membre". Il s'agit d'une aide mutuelle, d'un échange volontaire et réciproque de ressources et de services organisé par une communauté déterminée à se maintenir à flot par tous les moyens dont elle dispose. Pour les communards exilés,

l'entraide était un projet politique - s'organiser dans un pub était une façon de mettre en œuvre une politique qui insistait sur la coopération plutôt que sur la concurrence comme principe fondamental. La constitution de la société est idéalement "démocratique", explique Adolphe Smith, "un comité de neuf personnes est élu au moyen du *scrutin de liste* (représentation proportionnelle) et de la majorité absolue. A la fin de chaque mois, un tirage au sort est effectué et les trois membres qu'il désigne sont obligés de se retirer. Une élection renouvelle ces postes et ainsi un apport de sang neuf est constamment assuré, et la société est garantie contre le gouvernement d'une clique".



Une partie des contributions prélevées au Blue Posts a servi à financer une soupe populaire coopérative pour les réfugiés communards en difficulté.

La Marmite se trouve de l'autre côté de la route légèrement au nord du Blue Posts, dans le passage Newman. Elle était "située au dernier étage d'un bâtiment si misérable qu'il n'y avait pas de place pour un escalier". Au lieu de cela, se souvient Smith, on y accédait "au moyen d'une échelle munie d'une corde très grasse qui tenait lieu de balustrade". Mais ici, tout réfugié qui pouvait prouver qu'il avait combattu pour la Commune de Paris pouvait obtenir un repas pour deux pences.

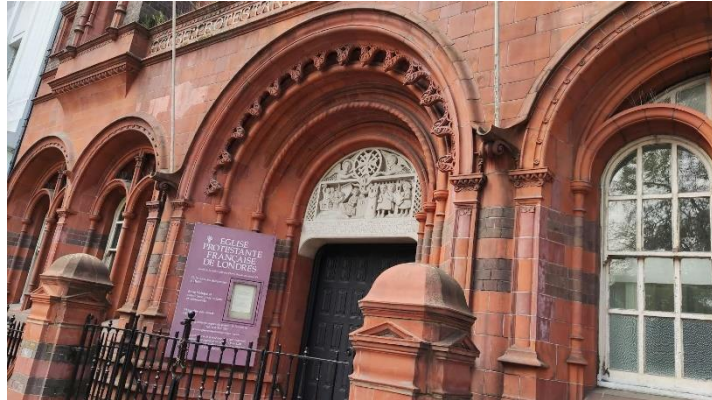


En établissant leur cuisine, en ouvrant des magasins et en utilisant les pubs de cette partie de Londres, les Communards ont agrandi les quartiers traditionnels des réfugiés français et se sont étendus vers le nord, jusqu'à l'extrémité nord (**Soho Square**)



Comme l'a fait remarquer Adolphe Smith, notre guide communard, le quartier français de Soho, plus ancien et mieux établi a été créé au XVI^e siècle avec l'arrivée des huguenots français.

Eglise protestante française de Londres.



Cependant, les quartiers élargis des Communards vers le nord abritaient les lieux que les Communards considéraient comme les plus importants sur *le plan politique*. De nombreux Communards ont constaté que la partie sud de Soho, le quartier de Leicester Square où résidaient la plupart des *démoc-socs* des années 1850, était devenu le foyer d'un afflux de prostituées qui avait modifié défavorablement le caractère du quartier tout en provoquant paradoxalement une hausse des loyers.¹ Ainsi, "les réfugiés abandonnèrent Leicester Square pour **Rathbone Place**, espérant y trouver le bon marché qu'exigeait le peu de moyens dont ils disposaient".



De plus, comme l'a noté un espion de la police, les exilés de la génération précédente étaient souvent hostiles aux communards : tous les réfugiés de 1848 qui se sont installés à Londres et qui ont des institutions plus ou moins prospères veillent à ne pas s'associer

à ceux de 1871. De plus, les réfugiés de 1848 sont traités comme des conservateurs par les Communards et, par conséquent, les Communards n'obtiennent pas d'aide efficace de leur part".² Si des groupes comme la *Société des Indépendants* et la *Société Fraternelle* ont apporté une aide et un soutien pratiques indispensables aux Communards qui arrivaient dans les premiers jours de leur exil, ils n'étaient pas particulièrement politiques et étaient souvent hostiles à la politique des Communards, et vice versa, et ils ont rapidement pris des chemins différents.

L'accueil politique terne, voire hostile, réservé aux Communards par les communautés françaises existantes a contribué à pousser les Communards vers les communautés radicales, des zones qui offraient aux Communards la possibilité de trouver des lieux politiquement accueillants, et des lieux à partir desquels les Communards pouvaient faire fonctionner leurs propres clubs et associations. De nombreux communards ont donc créé un nouveau "quartier" et "ont cherché à se loger entre:

Tottenham Court Road



² BNC PP, Boîte 441, Dossier 6, Document 1369-1372, 27 février 1874.

et Newman Street



Jules Vallès, communard, journaliste radical et rédacteur en chef du plus célèbre quotidien de la Commune, *Le Cri du peuple*, écrit dans *La Rue à Londres* (1876) - son ouvrage notoirement dépréciatif sur Londres - qu'en raison de la réputation infâme de Soho comme repaire d'iniquités, "nous (les communards) nous sommes instinctivement éloignés de ce quartier maudit :

c'est plutôt du côté de Charlotte Street,

Fitzroy Square



que les exilés de la Commune ont planté leur tente.

Vallès lui-même a vécu un temps au 2 **Bedford Street**,



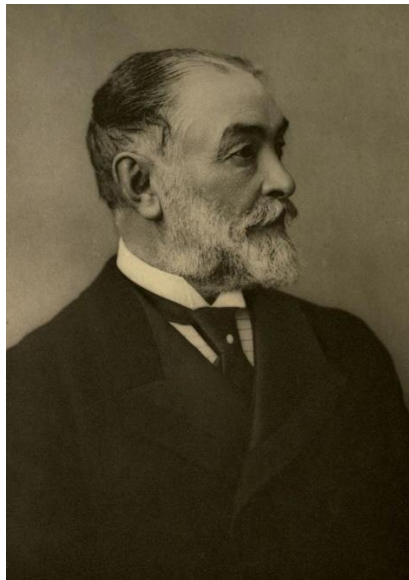
Bedford Square, entre Tottenham Court Road et le British Museum.

Un journaliste de *l'Examiner* a noté que si la zone autour de **Leicester Square** était le quartier français traditionnel,



, si l'on se rendait "au nord", on "entendait, au milieu du bruit des dominos et des dés, le communiste expatrié proférer des malédictions à l'encontre de ses compatriotes". Il existe manifestement une distinction notable entre les différentes populations françaises, et les communards sont souvent considérés comme des belligérants politiques par opposition à leurs compatriotes plus modérés et assimilés. Pour Smith, cela fait partie de l'héritage des Communards : "Ainsi, à ce jour [en 1909], nous avons le quartier étranger politique dans le district de Fitzroy Square, au nord d'Oxford Street, et le quartier étranger non politique au sud d'Oxford Street, dans le district de Soho. Bien entendu, cette ligne de démarcation n'est pas absolue et les deux éléments se chevauchent quelque peu".

À l'époque de la Commune, les principaux défenseurs des Communards en Grande-Bretagne étaient les Positivistes anglais. Adeptes des enseignements intellectuels du philosophe français Auguste Comte, les Positivistes anglais étaient le seul corps organisé en Grande-Bretagne à défendre la Commune pendant qu'elle vivait. L'Internationale est restée silencieuse pendant la Commune - *La guerre civile en France* de Karl Marx n'a été publiée qu'au début du mois de juin, après la défaite des Communards. Mais semaine après semaine, au printemps 1871, les positivistes anglais, en particulier **Frederic Harrison**



et Edward Spencer Beesly,



ont défendu les actions de la Commune et tenté de distiller ses objectifs sociaux et politiques pour un public britannique.

En Angleterre, le positivisme organisé n'a jamais compté plus de quelques dizaines de membres engagés, mais ses principaux propagandistes étaient prolifiques et disposaient de réseaux d'une ampleur disproportionnée. Frederic Harrison, avocat de formation, et Edward Spencer Beesly, historien à l'University College de Londres, étaient de fervents partisans des mouvements ouvriers britanniques au milieu et à la fin de l'époque victorienne.

Le mouvement actuel en faveur de l'autonomie de Paris est en accord avec les enseignements d'Auguste Comte", déclare Beesly au début du mois d'avril 1871, "et lui est probablement dû en grande partie". Le désir des Parisiens de former leur propre gouvernement et de "retirer une grande partie de l'administration des villes à une autorité centrale pour la confier à des "communes"" est, pour Beesly, exactement ce que Comte avait à l'esprit lorsqu'il parlait de décentraliser la France en 17 mini-républiques autour des 17 grandes villes.³ Harrison est d'accord : "Le génie de la

France, reculant sous les coups de boutoir de l'Allemagne, a repris sa tâche de façonner la société européenne".⁴

Les positivistes anglais voyaient dans la Commune "la plus belle conception politique de notre époque... la phase la plus frappante de toute la période révolutionnaire". Ils pensaient que la Commune était un exemple vivant de la république sociale de Comte ; c'était un mouvement pour la démocratie municipale qui pouvait réorganiser les conditions sociales et politiques de la France.

Un aspect particulièrement frappant de l'analyse de la Commune par les positivistes était leur compréhension des événements de 1871 comme une révolution spatiale : une récupération radicale de l'espace par les exclus de la splendeur somptueuse du Second Empire. Au XXI^e siècle, la mémoire de la Commune a été puissamment déployée dans le cadre de critiques globales du capitalisme sauvage et de la dépossession urbaine. L'histoire instantanée de la Commune par les Positivistes anglais, écrite au printemps 1871, montre une attention aux dynamiques spatiales locales de Paris, mais aussi, et c'est important, aux dynamiques spatiales de la lutte des classes de manière plus générale.

Dans la *Fortnightly Review*, Harrison a suggéré que la réponse féroce des Versaillais aux Communards provenait d'une violente indignation à l'idée que les pauvres de Paris puissent oser revendiquer leur ville :

*Que de misérables ouvriers foulent les champs élyséens du luxe, qu'ils troublent la gaieté même de la saison, que, dans la poursuite d'un monde plus moral et plus juste, ils troublent le charme de la ville la plus agréable d'Europe, tout cela, aux yeux des marionnettes de soie qui s'appellent la Société, était un outrage digne de la mort.*⁵

En accord, Beesly a défendu la tentative des dépossédés de Paris de réoccuper les rues dont ils avaient été expulsés par le projet d'assainissement agressif d'Haussmann au cours de la décennie précédente. Les ouvriers, écrivait-il, "n'ont pas d'élégantes demeures aux Champs-Élysées. Les splendeurs de Paris n'ont signifié pour eux rien d'autre qu'un loyer plus élevé et une nourriture plus chère, et il est probable qu'ils ne se briseront pas le cœur pour avoir endommagé les longues perspectives et les façades majestueuses du baron Haussmann".⁶

Lorsque les réfugiés communards commencent à arriver à Londres au début du mois de juin 1871, les positivistes sont parmi les plus généreux à donner de leur temps et de leur énergie aux organisations de secours. Les Positivistes offrent un soutien financier

⁴ Harrison, "The Revolution of the Commune", p. 556.

⁵ Frederic Harrison, "The Fall of the Commune", p. 152.

⁶ Beesly cité dans "The Nemesis of Anarchy", *The Derby Mercury*, 7 juin 1871.

à la soupe populaire des Communards et mettent en place des cours du soir dans **Francis Street** (aujourd'hui Torrington place).



Au début de l'année 1872, Harrison écrit plusieurs lettres au *Times*, appelant ses lecteurs aisés à offrir un emploi aux réfugiés communards. Il fait appel à l'instinct humanitaire des lecteurs et tente de dépolitiser les exilés qui arrivent. Très conscient de la rhétorique anticomuniste sensationnaliste de la presse à sensation, Harrison assure ses lecteurs que les arrivants français "appartiennent naturellement à des écoles très différentes, mais, pour autant que je sache, pratiquement aucune d'entre elles n'est celle du communisme". Il qualifie à plusieurs reprises les exilés qu'il a rencontrés de "cultivés", "honorables", "littéraires", "vrais gentlemen" et fait allusion aux réfugiés huguenots du XVIIe siècle en suggérant que les artisans réfugiés de la Commune qui ont déjà trouvé du travail "enrichissent ce pays comme il a été enrichi par la révocation de l'Édit de Nantes".

Les Positivistes et l'Internationale parviennent à stimuler l'aide financière et pratique aux Communards qui arrivent. Cependant, le soutien pratique est de courte durée et l'intérêt philanthropique que Harrison avait suscité commence à se tarir à mesure que les réfugiés de la Commune sont remplacés par de nouvelles causes caritatives. Harrison lui-même subit une désillusion assez rapide en rencontrant la réalité de la

Commune. Sa défense de la Commune était fondée sur une idéalisation utopique des classes ouvrières parisiennes qu'aucune réalité ne pouvait égaler. Après avoir élevé les Communards de Paris sur un piédestal aussi élevé, Harrison s'est senti à l'écart des réfugiés de la vie réelle qui arrivaient. Il a également le sentiment qu'il ne pourra jamais réparer les crimes de sa classe :

pour la plupart (des réfugiés communards), et certainement pour les socialistes, je crains de n'être qu'un Bourgeois à la mode, dont l'aide ne pourrait rembourser un millième des misères que la classe à laquelle j'appartenais avait causées.

De nombreux militants britanniques ont rencontré la Commune lors de conversations informelles, de débats animés dans les pubs, de rassemblements intimes et de réunions de quartier impromptues qui caractérisaient la vie des clubs radicaux et la culture politique progressiste de Fitzrovia. Cela leur a permis d'expérimenter des idées émanant de l'extérieur d'une tradition libérale populaire et de s'engager de manière significative dans les idées politiques continentales apportées par les communards exilés.

La Commune a été à la fois créée et façonnée par la culture politique des organisations populaires. L'organisation de la Commune était enracinée dans les quartiers et reposait sur la politique d'association. Les réfugiés communards avaient été des clubbers à Paris - ils formaient, façonnaient et mettaient en œuvre leur politique par le biais de la vie de club, à la fois formelle et informelle. Des innombrables organisations officielles telles que le *Club des Prolétaires*, le *Cercle des Jacobins* et l'*Association Républicaine*, qui étaient organisées autour des *quartiers*, aux cultures informelles des cafés au sein desquels les opposants à l'Empire socialisaient, la politique de la Commune s'exprimait à travers l'associationnisme, qui avait des facettes économiques, politiques et sociales.

En 1871, les exilés communards ont emporté avec eux à Londres nombre de ces modes d'organisation traditionnels. Grâce aux organisations politiques, aux centres informels tels que les boutiques et les cuisines de Fitzrovia, et aux sociétés philanthropiques et éducatives, les modes de socialisation politique des Communards - à la fois collaboratifs et réservés aux Communards - ont pu être utilisés dans le nouvel environnement londonien, et ont ainsi donné naissance à de nouvelles communautés diverses qui combinaient certaines des pratiques des Clubbers anglais avec les *clubistes* de la Commune.

Nombre des futurs dirigeants du socialisme britannique de la fin de la période victorienne ont rencontré la Commune de cette manière. Souvent, le personnel et le politique se chevauchent : les rencontres occasionnelles, les repas, les boissons, les

relations amoureuses et les amitiés constituent le contexte des discussions sur la politique de la Commune

L'anarchiste français Charles Malato a décrit le Fitzrovia des années 1890 comme une "petite république anarchiste". Des socialistes norvégiens et suédois fondent leur Scandinavian Club sur Rathbone Place ; des anarchistes allemands et autrichiens se réunissent dans Stephen's Mews, juste au sud de Charlotte Street ; Berners Street, deux rues à l'ouest de Newman Street, accueille le club anarchiste juif ; et une petite communauté de socialistes flamands et néerlandais se réunit dans les pubs le long de Tottenham Court Road.

Fitzroy Square



École internationale anarchiste pour les enfants de réfugiés politiques, dirigée par **Louise Michel**

Créé en 1890, le prospectus de l'école présentait une illustration d'une femme portant un Liberty Cap et allumant d'une main sa lampe au soleil de la Vérité, tout en nourrissant de l'autre les enfants des fruits de la connaissance. La légende se lit comme suit : "De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. Liberté, égalité, fraternité". Le comité directeur comprenait des anarchistes célèbres tels que Peter Kropotkin, Errico Malatesta et William Morris. En 1892, la police métropolitaine

a fait une descente dans l'école et l'a ensuite fermée. La fermeture a été motivée par la découverte d'explosifs et de matériel de fabrication de bombes dans le sous-sol du bâtiment, vraisemblablement placés là par l'"ami" de Michel, Auguste Coulon, qui avait contribué à la création de l'école et vivait dans les locaux.⁷ Auguste Coulon, prétendument anarchiste et ami de plusieurs anarchistes de premier plan, dont William Morris et Edward Carpenter, était en fait un *agent provocateur* employé par William Melville, membre fondateur de la Special Irish Branch (créée pour recueillir des preuves contre les Fenians et les anarchistes), qui devint en 1909 le premier directeur du Secret Service Bureau, aujourd'hui connu sous le nom de MI5.

Louise Michel (qui a vécu un temps au 59 Charlotte Street).



Cleveland Street - Salle Cleveland

Cleveland Hall était l'un des plus importants centres de laïcité et de libre-pensée à Londres entre le début des années 1860 et la fin des années 1870. Divers laïcs, chartistes, socialistes, libres-penseurs, féministes et positivistes ont donné des conférences à Cleveland Hall au cours de ces années. En juin 1874, un banquet est organisé à Cleveland Hall pour célébrer l'arrivée des communards Paschal Grousset, François Jourde et d'autres qui se sont échappés des camps pénitentiaires de Nouvelle-Calédonie, où ils avaient été bannis par la Troisième République à la suite de la Commune. Il y aurait eu plus de 120 participants. La plupart d'entre eux étaient des

réfugiés communards, mais de nombreuses nationalités britanniques et autres étaient également représentées. John Hales, syndicaliste et secrétaire du Conseil général de la Première Internationale, s'exprima au nom des travailleurs britanniques. En mars 1876, la célébration de l'anniversaire de la Commune, organisée par la Manhood Suffrage League, se tient au Cleveland Hall. Frank Kitz - un radical de la classe ouvrière britannique, teinturier et internationaliste convaincu - décrit la célébration comme "une manifestation des plus enthousiastes". En présence d'un "grand nombre de travailleurs anglais", il estime qu'elle "marque le début du renouveau [socialiste]".



Foley Street - Le Deutscher Club



Charlotte Street - Boutique de Victor Richard, le Bel Épicier

Au 67 Charlotte Street, il y avait une épicerie appelée *le Bel Épicier*, tenue par le Français Victor Richard.



Les Londoniens y trouvaient du café français, des moutardes, des pâtes, des cornichons et des vins, en particulier ceux de la Bourgogne natale de Richard. En plus de fournir un soulagement épicurien bien nécessaire, le magasin de Richard a été "pendant de nombreuses années un centre d'accueil, où les réfugiés politiques, lorsqu'ils arrivent du continent, se rendent pour obtenir des conseils et de l'aide pour trouver un logement ou un travail, et où, bien sûr, les agents de la police continentale affluent également pour espionner le pays".

Richard était un épicier prospère et entreprenant. Il était également membre de l'International Workingmen's Association (IWMA), socialiste et communard ; son déménagement de Paris à Londres était le résultat de sa défense militante de la Commune de Paris de 1871. Arrivé à Londres en tant que réfugié politique

en juin 1871, Richard est devenu un révolutionnaire bien connu et célébré localement. Son magasin ne vendait que des haricots rouges et non des haricots blancs "réactionnaires". La presse britannique a décrit le magasin de Richard comme un "repaire louche" dans lequel on pouvait trouver des réfugiés de la Commune de Paris "discutant des crises de la bourgeoisie et... de la vengeance qui s'abattra un jour sur cette classe odieuse de la société".

Charlotte street - Juste à côté de la boutique de Richard, toujours dans Charlotte Street, Elisabeth Audinet tenait un restaurant où l'on pouvait se procurer des plats français cuisinés à un prix raisonnable. Le restaurant Audinet était un lieu de rencontre privilégié des révolutionnaires, souvent fréquenté par Karl Marx et ses gendres communards, Charles Longuet et Paul Lafargue. Tout au long des années 1870, Audinet organise plusieurs banquets pour célébrer l'anniversaire de la Commune et elle est particulièrement associée aux réfugiés communards blanquistes - elle vit avec l'un d'entre eux et un autre épouse sa fille.

Charles Street (aujourd'hui Mortimer Street)



le Spread Eagle Pub

(lieu de réunion de la Société des Réfugiés de la Commune à Londres). À l'angle du restaurant d'Audinet, au 6 Charles Street (aujourd'hui Mortimer Street), les exilés communards se pressaient au Spread Eagle Pub, un lieu de prédilection utilisé régulièrement par la plus grande et la plus complète des sociétés communardes, la *Société des Réfugiés de la Commune à Londres* (SRCL). La SRCL offre une aide pratique, une camaraderie et une solidarité politique à tous ceux qui se sont "battus pour la Commune". La société a créé des commissions chargées de distribuer l'aide et de coordonner les efforts pour trouver du travail aux réfugiés qui arrivaient.

Berner Street - Club anarchiste juif



Rathbone Place - lieu de réunion de l'IWMA



Salle de lecture du British Museum

Le fait qui nous frappe le plus en ce qui concerne la bibliothèque du musée est sa merveilleuse accessibilité... dans de nombreux cas, elle sert d'abri, de refuge, dans plus d'un sens, pour les personnes démunies", était le témoignage de la poétesse féministe du dix-neuvième siècle Amy Levy. Le célèbre hommage poétique de Louis MacNeice à la salle de lecture parlait "d'excentriques, d'écervelés, d'érudits pauvres... de visages étrangers semblables à des faucons". Dans ce refuge, selon le communard Jules Vallès, "ils servaient tous les lecteurs de la même manière, quelle que soit leur tenue vestimentaire".⁸ Vallès, qui était notoirement désobligeant à l'égard des attitudes, de la culture, de la nourriture, du climat et de tout ce qui se passait dans *La Rue à Londres*, considérait la salle de lecture du British Museum comme le seul point positif de la métropole grise. En fait, Vallès a trouvé dans la salle de lecture un endroit qui non seulement l'a impressionné en tant qu'excellente ressource scientifique, mais qui a également illustré pour lui une puissante forme d'internationalisme et de camaraderie

"Les bibliothécaires en chef parlent français ; ce sont des hommes remarquables, dont certains ont eu l'honneur de Cambridge ou d'Oxford. On dirait qu'ils se chargent de rendre l'exil moins difficile à ceux qui sont loin de leur pays, et ils se mettent à la disposition de tous, des plus mal placés comme des moins connus, des plus obscurs comme des plus célèbres, avec une grâce parfaite, aidant chacun ... ils croient en Dieu et en la Reine, mais en réalité ils sont de l'Internationale du Travail."

L'un des membres fondateurs de la Fédération sociale-démocrate, Ernest Belfort Bax, a rencontré les communistes Paschal Grousset et Albert Regnard dans la salle de lecture, et leurs échanges ont fait partie de la conversion de Bax au socialisme. Il a écrit que :

C'est la Commune qui m'a éveillé, comme elle a éveillé beaucoup d'autres, à l'intérêt pour le problème social, et les premiers socialistes que j'ai rencontrés étaient des membres ou des adhérents de la Commune. Il y avait Paschal Grousset, un bel homme qui, à la fin des années soixante-dix, fréquentait assidûment la salle de lecture du British Museum... Je le voyais souvent et nous parlions souvent de la Commune.

Dans une lettre à un ami, Vallès décrit la salle de lecture comme suit :

...une ville en soi, pleine de richesses avec des administrateurs bienveillants"... à deux mètres de là se trouve Regnard, dix mètres plus loin Lissagaray. Pilotell (le caricaturiste de la Commune) vient de passer et Pyat va arriver d'un moment à l'autre. C'est tout un

⁸ Jules Vallès à un camarade communiste anonyme. Cité dans David Arkell, "When the Commune Came to Fitzrovia" dans *PN Review* 60, 14, (1988), 13.

monde. Tout et tout le monde est là. Nous nous rencontrons entre les rangées de bureaux comme des gens dans une rue de village.



Café en face du British Museum où Marx allait souvent se “ressourcer”.

